10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

LA GÉOGRAPHIE

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. G. GRANDIDIER

secrétaire général de la Société de Géographie

TOME XXXV

JANVIER A MAI 1921

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

184, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

MM. MASSON et Cie, Éditeurs, 120, Boulevard Saint-Germain

1921

[Title page]

Les Caraïbes des Antilles:

Leurs représentants actuels dans l'île de la Dominique

Au cours d'un récent voyage aux Antilles, à bord du yacht la *Résolue*, j'eus l'heureuse fortune de rencontrer quelques survivants des Indiens, qui peuplaient une partie de ces îles lors de l'arrivée des Européens dans le Nouveau Monde, les *Caraïbes*[1], dont il existe encore une centaine d'individus de race pure, relégués dans un coin de la Dominique. Je tiens tout d'abord à remercier M. Pierre Lebaudy de l'empressement avec lequel il accepta d'entreprendre l'expédition qui nous permit d'atteindre le territoire caraïbe. Nous trouvâmes d'ailleurs un aide précieux en la personne du Gouverneur de l'île et le plus sympathique accueil de la part de la colonie anglaise, spécialement de l'ingénieur Mr Noble, qui nous procura des chevaux et des porteurs et poussa l'ambabilité jusqu'à nous accompagner dans notre voyage et à nous servir de guide.

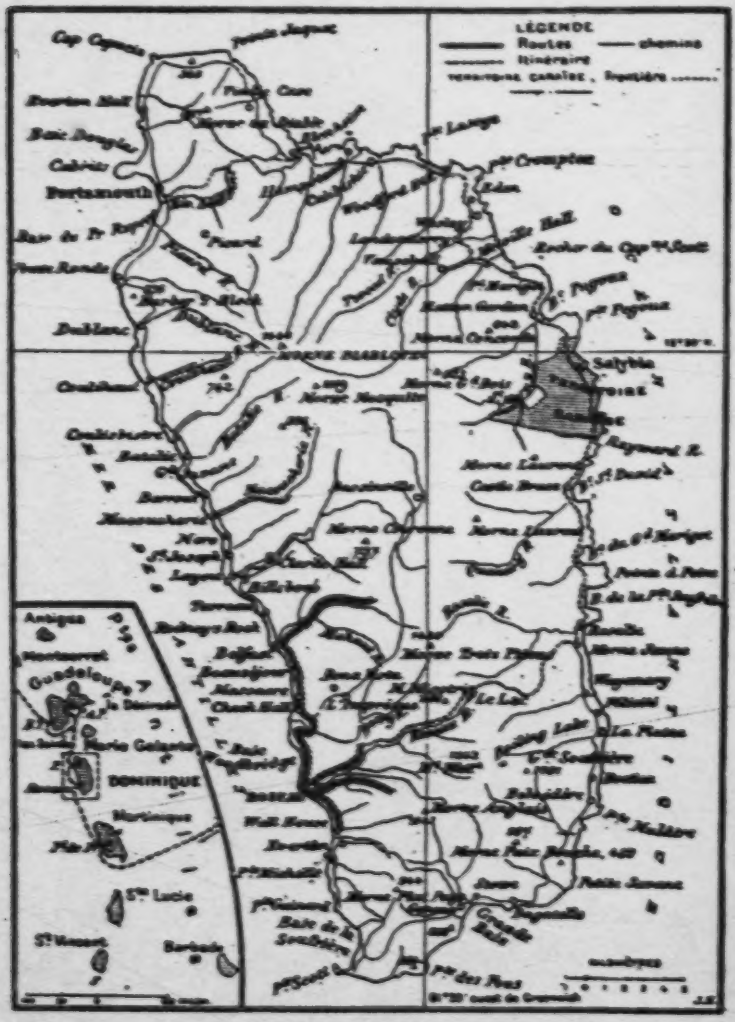
Avant de résumer les observations que j'ai pu faire en cours de route, je pense qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler en quelques mots ce qu'étaient les Caraïbes des Antilles et ce que l'on sait de leur origine et de leurs migrations.

Lorsque Christophe Colomb découvrit les Petites Antilles, il les trouva peuplées d'indiens caraïbes, marins intrépides, pêcheurs émérites, fiers, n'admettant aucune domination et justement redoutés de leurs voisins, car ils avaient la réputation de dévorer leurs ennemis après les avoir tués[2]. Cette population formait alors un contraste frappant avec les peuplades indiennes pacifiques, qui habitaient les grandes îles et qui étaient des

1. On dit indifféremment *Caraïbe* ou *Carib*.
2. Ce serait du mot *canibi*, un des noms donnés aux Caraïbes, que viendrait le terme de cannibale.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

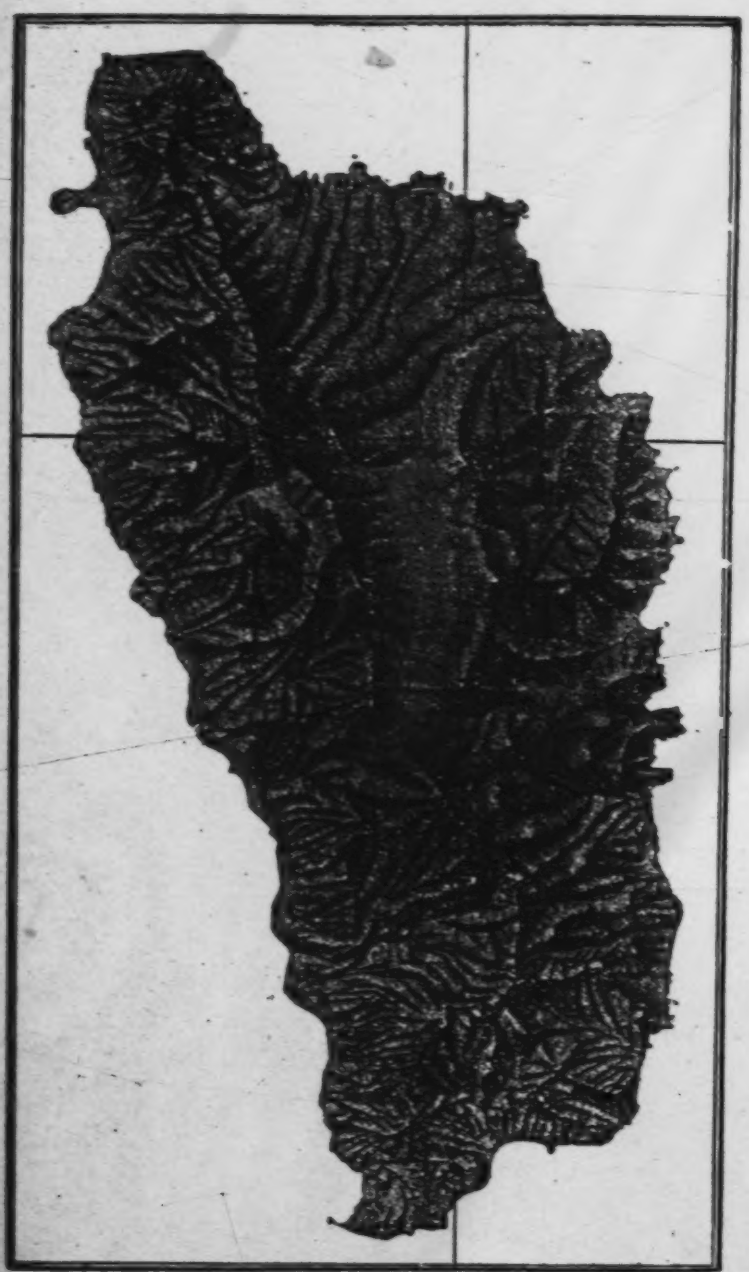
Arawaks, ou plus exactement des *Taïnos*, ce dernier terme ayant été réservé aux Arawaks émigrés dans les Antilles. Les



1. CARTE DE LA DOMINIQUE.

Arawaks, en effet, d'après les données ethnographiques actuelles, n'étaient pas les premiers habitants de ces îles; ils y avaient supplanté une race plus ancienne, sur laquelle nous n'avons encore aucun renseignement. Venus probablement de l'Amé

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago



2. OROGRAPHIE DE LA DOMINIQUE D'APRÈS LA CARTE MARINE.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

rique du Sud, en particulier du Venezuela, les Arawaks avaient envahi tout d'abord les Petites Antilles les plus rapprochées de la terre ferme : Trinidad, Tabago et les autres îles du Vent : Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Martinique, Dominique, Guadeloupe et tout l'Archipel micro-antilien, enfin les Grandes Antilles : Porto-Rico, Saint-Domingue, La Jamaïque et Cuba.

Les uns disent deux siècles[1], les autres deux générations seulement avant la découverte de l'Amérique, les Caraïbes avaient déjà remplacé, dans toutes les Petites Antilles, les Taïnos qui les peuplaient avant eux; ils avaient même commencé à leur contester la partie orientale de Porto-Rico et dirigeaient parfois contre eux des expéditions maritimes jusque sur la côte est de Saint-Domingue.

D'où venaient ces Caraïbes? Les historiens ont émis à ce sujet des hypothèses tout à fait contradictoires. Pour de Rochefort[2], le P. Labat[3] et quelques autres, ils seraient venus du pays des Apalaches, situé dans les terres avancées de la Floride, auraient gagné l'extrémité méridionale de cette presqu'île et traversé sur leurs canots le bras de mer qui les séparait des îles Bahama, qu'ils auraient envahies les unes après les autres, pour se répandre, en cheminant du nord au sud, dans toutes les petites îles de l'archipel antillais. De là, ils auraient même passé en Amérique du Sud, notamment aux Guyanes et au Brésil, pénétrant profondément à l'intérieur des terres. Le P. Dutertre[4] et plusieurs autres historiens ont émis une opinion diamétralement opposée. Pour eux les Caraïbes des Antilles seraient au contraire venus des Guyanes, car ils ont toujours entendu dire à ces Indiens eux-mêmes qu'ils descendaient des *Galibis*, qui habitent encore aujourd'hui ces régions. Cela concorde avec l'hypothèse, généralement adoptée par les linguistes modernes, pour lesquels le berceau de la race caraïbe, entendue dans le sens le plus large, se trouverait en un point du centre du Brésil, situé soit au nord, soit au sud de l'Amazone. C'est de là que les Caraïbes auraient émigré dans la Guyane, d'où ils se seraient portés vers les Petites Antilles, en suivant à peu près le

1. Deniker, *Les races et les peuples de la terre*, Paris, 1900.
2. Rochefort (C. de), *Histoire naturelle et morale des isles Antilles de l'Amérique*, in-4, Rotterdam, 1658.
3. Labat (J.-B.), *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, in-12, nouvelle édition, Paris, 1742.
4. Dutertre (R.-P.), *Histoire générale des Antilles*, Paris, 1658.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

même chemin que leurs prédécesseurs arawaks. Cette dernière opinion est aujourd'hui admise par les anthropologistes les mieux documentés et nous verrons plus loin qu'elle se trouve en partie confirmée par les observations linguistiques que nous avons pu faire.

D'où qu'ils soient venus, les Caraïbes, au dire des auteurs les plus dignes de foi, auraient, à mesure qu'ils envahissaient les îles, massacré tous les hommes et laissé la vie sauve aux femmes, dont ils faisaient leurs épouses ou leurs esclaves. Ces femmes étaient de race arawak et parlaient une langue différente de celle des Caraïbes; or, fait très curieux et relaté par la plupart des voyageurs, cette langue arawak s'est perpétuée de mère en fille parmi les femmes, tandis que les hommes parlaient caraïbe de père en fils, les individus des deux sexes entendant d'ailleurs les deux idiomes, mais ne parlant jamais que celui qui était propre à leur sexe. Le P. Labat, après avoir exposé ces faits, ajoute qu'il existait encore chez les Caraïbes un troisième langage propre aux guerriers, mais ce troisième idiome ne se trouve mentionné nulle part ailleurs. La dualité de langage, dont nous venons de rapporter l'origine, a été constatée à différentes époques et s'est perpétuée pendant plus de cinq siècles chez les Caraïbes des Antilles; il en reste même aujourd'hui des vestiges parmi les derniers représentants de cette race, dont le vocabulaire actuel renferme encore quelques mots arawaks.

Quand Colomb débarqua dans les Petites Antilles, à la Guadeloupe lors de son second voyage, en 1493, puis dans les autres îles lors de ses voyages ultérieurs, il fut toujours reçu à coups de flèches par les Caraïbes; aussi les Espagnols, qui avaient conservé de ces insulaires un très mauvais souvenir, d'autant plus qu'ils avaient entrevu des débris humains dans leurs habitations et qui de plus ne trouvaient pas dans ces parages l'or qu'ils recherchaient, ne tardèrent-ils pas à abandonner la conquête de ces îles. Les Français, les Anglais et les Hollandais, qui vinrent s'installer un siècle et demi plus tard aux îles caraïbes, se heurtèrent à la même hostilité de la part de leurs habitants et cependant, au dire du P. Dutertre, le Caraïbe, lors de l'arrivée des Européens était « le peuple le plus content, le plus heureux, le moins vicieux, le plus sociable, le moins contrefait et le moins tourmenté de maladies de toutes

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

les nations du monde ». Quand les Français et les Anglais vinrent leur disputer leurs îles, les Caraïbes s'éloignèrent en leur disant : « Il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous ou que vous en ayez bien peu pour en venir chercher si loin à travers tant de périls ».

A cette époque les Caraïbes occupaient toutes les îles du Vent, leur domaine s'étendant de Tabago à Porto-Rico et la Guadeloupe étant leur citadelle. Leur fierté et l'indépendance de leur caractère firent qu'ils demeurèrent continuellement en guerre avec les envahisseurs et ne consentirent jamais à se soumettre, préférant la mort à l'esclavage. Les premiers colons européens, ne pouvant les asservir, durent avoir recours à la main-d'œuvre noire et, lorsque la traite des nègres fut organisée, les noirs se multiplièrent rapidement, tandis que les indigènes devinrent de plus en plus rares. Pour éviter des querelles perpétuelles, la France et l'Angleterre conclurent, en 1660, un accord dans lequel il fut convenu que les Caraïbes seraient relégués dans les deux îles de la Dominique et de Saint-Vincent, où on les laisserait en paix ; leur nombre n'excédait pas alors 6 000 âmes. Toutefois il demeura bien encore quelques Caraïbes isolés dans d'autres îles, notamment à la Guadeloupe, sur la côte est, où subsistait un groupe de cinq à six familles et à la Martinique, également sur la côte orientale, à la pointe la Rose, où se trouvait encore une famille en 1694.

Lorsqu'en 1700, le P. Labat, se rendant de la Martinique à la Guadeloupe, fut obligé de faire escale à la Dominique, alors possession française, il trouva l'île peuplée presque exclusivement de Caraïbes, mais ceux-ci n'étaient déjà plus très nombreux et l'on n'en comptait guère que 2 000, dont les deux tiers étaient des femmes ou des enfants. Il profita de cette escale d'une huitaine de jours pour pénétrer à l'intérieur de l'île et vivre quelque temps au milieu des indigènes, dont il nous a laissé une description fort détaillée. L'aspect de la Dominique a d'ailleurs peu varié depuis le P. Labat et, quand il dit qu'il la traversa dans toute sa largeur « sans trouver autre chose que des bois et trois ou quatre petits défrichez pleins de bananiers » et y vit « les plus beaux arbres du monde », il semble la dépeindre telle qu'elle est encore aujourd'hui.

Quant aux quelques milliers de Caraïbes qui existaient à Saint-Vincent en 1735, ils se mélangèrent rapidement aux

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

noirs; d'où le nom de *black Caribs* ou *Caraïbes noirs*, sous lequel ils sont connus. Relégués pour la plupart par les Anglais, en 1795 et en 1796, dans l'île de Ruatan et à Trujillo, sur la côte nord du Honduras, ils s'y sont maintenus. Dans le courant du

3. CARTE DU TERRITOIRE CARAÏBE.

XVIII[e] et du XIX[e] siècle, les îles de Saint-Vincent et de la Dominique furent aussi envahies par des colons européens et des noirs de plus en plus nombreux, si bien que les Caraïbes en disparurent presque complètement; il en existait encore 192, plus ou moins mélangés de sang noir, à Saint-Vincent, en 1881; mais il n'y en a plus aujourd'hui. A la Dominique, leur sort menaçait d'être le même, si l'autorité britannique, toujours

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

prévoyante, n'avait établi dans l'île, une réserve, où vivent en paix les derniers représentants d'une race sur le point de s'éteindre, dans le milieu même où elle existait au temps de la conquête.

Le territoire réservé aux Caraïbes est situé sur la côte orientale de l'île. Pour y accéder du Roseau, principal port, situé au sud-ouest, où nous étions au mouillage, il fallait traverser l'île dans toute sa largeur, en suivant des sentiers non carrossables et des plus accidentés. Nous parcourûmes à cheval les 24 kilomètres qui séparent le Roseau du village de Rosalie, puis nous dûmes remonter la côte orientale du sud au nord, sur environ 17 kilomètres, en passant par Castle Bruce, pour arriver à la limite méridionale du territoire caraïbe, appelé par les Anglais *Carib district* ou *Carib reserve*. Ce district est limité : au nord, par une ligne courbe en forme d'S allongée, à direction générale nord-est-sud-ouest, coupée en son milieu par le 15° 30′ de Lat. N. ; à l'ouest, par le cours de la rivière Deux Branches, dont la ligne frontière s'éloigne sur une certaine distance pour former avec elle un rectangle qui n'appartient pas aux Caraïbes ; au sud, par une ligne droite, à direction générale ouest-est, obliquant un peu au sud, jusqu'à la Rayward River, dont elle suit le cours jusqu'à son embouchure ; enfin, à l'est, par l'Atlantique. Ce territoire a une superficie de 3 700 acres, c'est-à-dire de 1 497 hectares 39 ares, ou, en chiffres ronds, de 1 500 hectares ; il est très accidenté et de hautes montagnes limitent d'étroits ravins, où ruisselle une eau vive. Le pays est presque entièrement boisé ; c'est la forêt vierge dans toute sa vigueur et les essences les plus variées y croissent côte à côte ; l'imposant fromager, *Eriodendron anfractuosum*, le châtaignier à larges feuilles, *Sloanea massoni*, le bois de Campêche, *Hæmatoxylon campecheanum*, l'acajou, *Swietenia mahogony*, le rocouyer, *Bixa orellana* s'entremêlent avec des palmiers de toutes sortes, de gigantesques bambous et une multitude de fougères arborescentes. Tous ces arbres sont enlacés par des lianes sans fin et au milieu d'eux, s'élèvent comme des géants, de splendides gommiers, *Dacryodes hexandra*, dans le tronc desquels on peut tailler un canot tout entier. Le pays est parcouru, à quelque distance de la côte, par un chemin bien tracé, mais non carrossable, qui est une portion de la route qui fait le tour complet de l'île. Dans la partie qui traverse le territoire caraïbe, on

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

4. FEMME CARAÏBE DE LA DOMINIQUE (FACE).

retrouvé quelques endroits pavés, qui datent de l'occupation française. Le climat est humide et il pleut fréquemment, même pendant la saison sèche. La température varie entre 25° et 32° C., mais la brise de mer tempère en tous temps la chaleur et, dans la montagne, règne toujours une certaine fraîcheur.

Cette partie de la Dominique est actuellement peuplée par une centaine de Caraïbes de race pure et par environ 400 métis, mélangés à du sang noir.

Le Caraïbe est de taille moyenne, mais bien musclé et vigoureux ; les femmes sont sensiblement plus petites que les hommes. Les yeux sont noirs, relativement petits et légèrement bridés, les pommettes saillantes, les dents blanches et bien rangées, les cheveux noirs, plats, luisants, assez longs, mais généralement coupés chez les hommes ; ces derniers sont le plus souvent imberbes, quelques-uns ont cependant une courte moustache. La peau est assez claire ou tirant un peu sur le brun, mais elle n'est guère plus foncée que celle des Européens, qui vivent au grand air dans les régions où le soleil est très ardent. Autrefois les Caraïbes étaient complètement nus et ils avaient l'habitude de se teindre entièrement le corps en rouge avec le roucou[1] délayé

5. FEMME CARAÏBE DE LA DOMINIQUE (PROFIL).

1. On appelle *roucou* ou *rocou*, du mot *urucu* employé par les indigènes du

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

dans l'huile de carapat, ce qui les garantissait contre la piqûre des insectes, mais leur donnait, suivant l'expression de plusieurs voyageurs, l'aspect d'une écrevisse cuite. Plus tard leur costume se composa, dans les deux sexes, d'une cordelette passée autour de la taille et retenant un pagne plus étroit qu'un mouchoir de poche. Les hommes et les jeunes garçons portaient toujours entre la cordelette et la cuisse un couteau aiguisé. Aujourd'hui les Caraïbes survivants manquent de pittoresque; en contact avec les créoles blancs ou noirs, ils en ont pris les vêtements. Les hommes portent un pantalon et une chemise; les femmes une longue robe de couleur claire, analogue à celle dont se vêtissent les négresses; comme ces dernières, elles ont la tête couverte d'un madras. Seuls les enfants des deux sexes se promènent revêtus d'une courte chemise ou complètement nus. Anciennement on avait coutume, peu de temps après leur naissance, de leur déformer la tête en leur aplatissant le crâne au moyen d'une planchette.

Les femmes caraïbes ne semblent pas actuellement très coquettes et portent peu d'ornements, tandis qu'à l'époque, où le roucou était leur unique vêtement, elles ne négligeaient point les parures; elles s'ornaient de colliers, de bracelets et se tissaient, à l'âge de la puberté, autour de la jambe entre le mollet et la cheville, une sorte de brodequin, qu'elles n'enlevaient jamais. Les hommes mêmes, sans parler des raies noires dont ils se peignaient parfois le visage et le corps ou des plumes multicolores dont ils s'ornaient, se paraient, dans les grandes circonstances, d'ornements en métal appelés *caracoli*, qu'ils portaient aux oreilles, aux narines, à la lèvre inférieure et sur la poitrine.

Les Caraïbes sont peu expansifs et la mélancolie est le fond de leur caractère; leur physionomie porte l'empreinte de la tristesse et du dédain. Ils sont vindicatifs, n'oublient pas les injures et sont surtout redoutables lorsqu'ils sont sous l'empire des boissons alcooliques [1], pour lesquelles ils ont un grand faible. Aimant avant tout leur indépendance, la servitude leur répugne et ils ne veulent à aucun prix aliéner leur liberté.

Brésil, les graines du rocouyer, dont on extrait une teinture rouge. Le rocouyer, arbuste de 4 à 5 mètres de hauteur, est très commun aux Antilles.

1. Avant que les Européens leur procurent de l'alcool, ils confectionnaient eux-mêmes une boisson fermentée, nommée *ouycou*.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

Implacables pour leurs ennemis, ils sont bons et généreux pour leurs amis et pratiquent cordialement les devoirs de l'hospitalité. D'un naturel nonchalant, les hommes passent des journées entières à ne rien faire, endormis dans leur hamac ou fumant, accroupis autour de leur case et semblant méditer; ils parlent rarement et laissent leurs femmes s'occuper de tous les travaux. Autrefois ils exigeaient d'elles une soumission absolue et n'admettaient pas qu'elles prissent leur repas avec eux. En passant, au cours de notre excursion, devant une case caraïbe, nous vîmes se promener tranquillement un homme jeune et vigoureux, entouré de quatre enfants, dont le plus jeune était dans ses bras, tandis que les femmes de la maison étaient occupées au dehors à de pénibles travaux.

Les habitations caraïbes sont des cases rectangulaires plus ou moins surélevées au-dessus du sol, à parois formées de tiges de bambous entremêlées, ou d'autre bois et recouvertes de feuilles de palmiers; elles présentent parfois un auvent contre le soleil. Ces cases diffèrent peu de ce qu'elles étaient autrefois, d'après les descriptions qu'en ont laissé les premiers observateurs et on appelait alors *carbet*[1] une réunion de cases, dont une plus importante que les autres, dans lesquelles habitait toute une famille. La demeure du chef caraïbe actuel est d'une architecture plus soignée et la toiture est en bois au lieu d'être en chaume; elle se compose intérieurement de quatre pièces contenant chacune un lit et des chaises.

Le mobilier est habituellement plus simple et consiste en *hamacs*, mot d'origine caraïbe usité dans la plupart des langues européennes. Les hamacs sont confectionnés par les femmes avec le coton cultivé au voisinage du carbet; ils sont tressés et non tissés et existaient déjà au temps de la conquête; ils étaient alors teints en rouge avec le roucou et il y en avait, dit le P. Labat, de plus grands que les autres, dits *hamacs de mariage*, tressés par les mères pour leurs filles, quand elles se mariaient, mais où ne couchaient jamais deux personnes ensemble. Les ustensiles de ménage sont des calebasses de différentes dimensions, des vases en terre cuite et des paniers habilement tressés. Le panier caraïbe sert aux indigènes de coffret et d'armoire;

1. Ce terme s'est perpétué dans les Antilles françaises et l'on trouve encore à la Martinique le village du Carbet et le piton du Carbet, qui domine cette agglomération.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

il est confectionné avec le plus grand soin au moyen de roseaux peints de différentes couleurs, si bien ajustés que l'eau ne peut passer au travers et le couvercle du panier s'emboîte si exactement avec le fond que les pluies les plus abondantes ne peuvent mouiller le contenu. Sa forme est celle d'un parallélépipède rectangulaire deux fois plus long que large; il est très léger, aussi les noirs et les créoles européens l'emploient-ils encore aujourd'hui, non seulement à la Dominique, mais encore à la Guadeloupe et à la Martinique. Les Caraïbes, en effet, ne fabriquent pas ces paniers uniquement pour leur usage, mais ils en vendent pour se procurer les objets dont ils ont besoin, couteaux, haches, pièces de toiles, alcool, etc. Les Caraïbes se servaient encore autrefois du *matatou*, espèce de corbeille carrée sans couvercle, soutenue par quatre pieds et du *catoli*, sorte de hotte employée par les femmes pour apporter au carbet les patates, les bananes, le poisson ou d'autres produits pour la consommation.

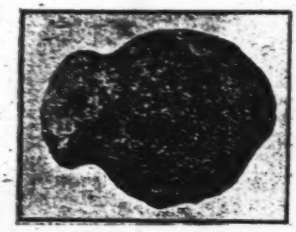
La nourriture des Caraïbes est cependant peu compliquée; elle est presque exclusivement végétale et complétée de temps en temps par quelques crabes ou du poisson. Les plantes qu'ils consomment sont cultivées par eux ou recueillies dans la forêt. Les premières sont l'igname, *Dioscorea sativa*, la patate douce, *Convolvulus batatas*, le chou caraïbe, *Colocasia esculenta* ou *Xanthosoma sagittæfolia*, enfin le manioc, *Manihot dulcis* et *Manihot edulis*, dont ils extraient la farine des racines à l'aide d'une presse très primitive et qui leur sert à fabriquer la *cassave* sorte de galette cuite, qui remplaçait autrefois le pain dans toutes les Antilles. Les arbres qui leur fournissent des fruits sont nombreux : ce sont les manguiers, les goyaviers, les cocotiers, les bananiers et le fameux arbre à pain, *Artocarpus*[1] *incisa*, importé d'Asie et de Polynésie, mais acclimaté depuis longtemps aux Antilles. La forêt leur fournit encore un objet d'échange, c'est un arbre, appelé *Bay tree* par les Anglais, dont ils cueillent les feuilles, qui sont portées au Roseau et expédiées de là en Europe ou aux États-Unis, où on en extrait une essence employée en parfumerie.

La viande entre à peine dans leur alimentation et les quelques animaux qu'ils élèvent : porcs d'origine espagnole ou

1. De ἄρτος, pain et καρπός, fruit.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

française et volailles, poules et oies domestiques, leur servent plutôt d'objets d'échange que de consommation. Même autrefois, alors qu'ils ne dédaignaient pas la chair humaine, il semble qu'ils n'en faisaient usage qu'exceptionnellement; lorsqu'à la suite d'une guerre ils avaient massacré un grand nombre d'ennemis, ils pensaient alors qu'il était de toute justice de les manger. D'ailleurs le P. Labat est rempli d'indulgence pour eux à ce sujet et, bien qu'ils lui aient offert un jour le bras boucané d'un Anglais, reste vraisemblable d'un festin, il a bien de la peine à leur attribuer l'épithète de cannibales.



6. HACHE EN PIERRE ATTRIBUÉE AUX CARAÏBES.

Si les poissons entrent pour une si large part dans l'alimentation des Caraïbes, c'est que la navigation et la pêche ont toujours été pour eux un plaisir favori. Les canots qu'ils emploient encore aujourd'hui sont creusés dans le tronc des grands arbres, en particulier du gommier, le géant de la forêt. Le terme de canot est d'ailleurs, comme celui de hamac, un mot d'origine caraïbe, importé en Europe par les Espagnols. Ces embarcations ne sont maintenant utilisées que pour la pêche, mais autrefois, les Caraïbes, excellents navigateurs et ayant même, d'après certains auteurs, quelques notions des astres et sachant calculer les temps et les saisons, s'aventuraient assez loin en mer et passaient facilement d'une île à l'autre. Ils étaient en outre d'admirables nageurs, redressant leur canot lorsqu'il chavirait, tandis que les femmes se soutenaient dans l'eau, en portant leur enfant à la mamelle.

Les armes de chasse et de guerre étaient jadis des arcs et des flèches, à pointes taillées dans des os de poisson ou des écailles de tortues et souvent empoisonnées avec le suc de certaines plantes. D'une adresse sans pareille à manier, des leur jeune âge, arcs et flèches, les Caraïbes devinrent rapidement aussi habiles à se servir des fusils qu'on leur donnait. La massue, appelée *bouton* ou *boutou*, était aussi entre leurs mains une arme puissante; elle était souvent gravée et les hachures étaient peintes de diverses couleurs. Quant aux haches de guerre en pierre polie, trouvées dans les fouilles à la Domi-

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

nique et dans d'autres îles, elles semblent plutôt avoir appartenu aux Taïnos qu'aux Caraïbes[1]. Ces haches ressemblent beaucoup à celles que l'on rencontre dans les Guyanes et au nord du Brésil; il en existe une belle collection au Musée du Roseau.

Les arts semblent avoir été bien peu développés chez les Caraïbes des Antilles, cependant on leur attribue certains dessins grossiers ou pétroglyphes trouvés sur des rochers dans les îles qu'ils ont habitées, notamment au voisinage du bourg des Trois Rivières, à la Guadeloupe et dans l'île de Saint-Jean.

Très propres de leur nature, les Caraïbes se baignaient tous les jours dans la mer ou dans les rivières avant de se teindre le corps avec le roucou; ils ont conservé l'habitude de prendre des bains fréquents et ces soins hygiéniques leur évitent un grand nombre de maladies; ainsi le pian, très répandu chez les noirs des Antilles, est-il rare parmi la population caraïbe.

Les anciens Caraïbes n'admettaient aucun gouvernement et étaient tous égaux; aussi, par atavisme sans doute, n'ont-ils pas tout le respect qu'ils devraient pour le chef indigène que leur a donné l'autorité britannique, en leur laissant leur autonomie. Notre première visite fut pour ce chef, que l'on appelle dans le pays le roi des Caraïbes. En examinant la première page du *Carib Reserve Dominica Land Register*, on trouve : N° 1 Corriette Jules Benjamin, Carib Chief; born 1853; Father : Benjamin Jules; Mother : Marie Ann Fanchine; no kinds. Corriette est un homme qui paraît moins âgé que ne l'indique son acte de naissance; il a bien le type de sa race et porte des moustaches grises; il est malheureusement vêtu à l'européenne, ce qui lui enlève tout cachet. Ce chef n'a pas donné l'exemple de la conservation de la race, en épousant une femme noire, dont il n'a d'ailleurs pas eu d'enfants. Il a adopté une jeune métis noire caraïbe, qui habite sous son toit, ainsi que sa sœur aînée.

Le chef des Caraïbes tient plusieurs registres en anglais, qu'il nous a laissé consulter à loisir. L'un de ces registres est le *Registre de Justice*, où sont inscrits tous les délits. Dans les cas simples le chef juge lui-même; en voici un exemple : « Le

1. Beuchat (H.), *Manuel d'archéologie américaine*, Paris, 1912.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

8 mars 1914, Annesty Lochat vint me dire que Meamie Alénas avait ouvert la porte de sa maison et avait dérobé un verre à boire et j'ai arrangé l'affaire. » Dans des cas plus graves, le chef en réfère aux tribunaux britanniques, ainsi qu'en témoigne l'exemple suivant : « Le 4 décembre 1912, Tewar s'est présenté devant moi, me disant que Bay Bay avait tué son cochon dans sa cour, sans que l'animal ait fait aucun dommage et sans que Bay Bay l'ait prévenu. Je n'ai pu solutionner le différend; aussi je les ai envoyés tous deux devant le magistrat. » Au dire des anciens auteurs, les Caraïbes étaient confiants et hospitaliers et leurs maisons restaient toujours ouvertes; ils ne connurent le vol qu'à l'arrivée des Européens et, quand il leur manquait quelque chose, ils disaient que « les Chrétiens étaient venus chez eux ». On voit d'après ce qui précède qu'ils se sont mis au niveau de leurs conquérants. Il est tenu également un *Registre de l'État Civil*[1]. Le registre des naissances compte depuis le 1er janvier 1917 jusqu'en mars 1920, 70 naissances, dont 38 seulement légitimes, avec un nombre égal d'enfants des deux sexes. Le registre des décès mentionne pendant le même laps de temps 48 décès, causés par les affections suivantes, dont le diagnostic est peut-être un peu fantaisiste :

Dysenterie	15	Maladies du cœur	1
Fièvre	13	— du sang	1
Pleurésie	4	Accidents	3
Insolation	2	Mort-nés ou peu après la naissance	8
Bronchite	1		

Ces décès sont répartis ainsi suivant l'âge :

	Sexe masculin.	Sexe féminin.		Sexe masculin.	Sexe féminin.
	—	—		—	—
Jusqu'à 3 ans	14	11	De 15 à 50 ans	12	3
De 3 à 15 —	2	3	Au delà de 50 ans	0	3

Les trois femmes mortes au delà de cinquante ans avaient respectivement quatre-vingts, quatre-vingt-sept et quatre-vingt-neuf ans, et en examinant les derniers chiffres du tableau, on constate que la longévité est plus grande dans le sexe féminin que dans le sexe masculin.

1. Ce registre fait mention non seulement des Caraïbes de race pure, mais aussi des métis; il concerne donc toute la population actuelle du territoire caraïbe.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

Les mariages consanguins sont encore fréquents; ils étaient la règle autrefois; « des pères, au dire du P. Dutertre, épousaient leurs filles, des mères, leurs fils et le même homme se mariait avec les deux sœurs ou avec la mère et la fille ». Les femmes se marient à dix-sept ou dix-huit ans, mais elles sont nubiles plus jeunes et ont souvent des enfants avant cet âge. Autrefois la polygamie était générale et les Caraïbes avaient jusqu'à sept femmes, sans compter celles qu'ils épousaient dans chaque île, où ils se rendaient fréquemment; maintenant que les Caraïbes professent, nominalement du moins, la religion catholique, l'homme n'a qu'une seule femme légitime; il est vrai qu'il lui adjoint autant de concubines que sa fortune lui permet d'en avoir. Les enfants sont généralement nombreux; on en compte 8 ou 9 en moyenne et jusqu'à 14; la morti-natalité et la mortalité infantile sont de 11,4 p. 100.

Les idées religieuses, au dire de tous les anciens voyageurs, étaient bien peu développées chez les Caraïbes des Antilles et consistait simplement en une croyance confuse à un bon et à un mauvais principe, qu'ils appelaient *manitou*, mais ils n'avaient aucun terme pour désigner Dieu ou un Esprit supérieur. Les missionnaires se sont vainement épuisés au XVII^e^ siècle à essayer de leur inculquer les principes du Christianisme et plusieurs furent massacrés dans l'île de Saint-Vincent, si bien qu'au début du XVIII^e^ siècle ils avaient renoncé à les convertir. Les Caraïbes se laissaient parfois baptiser car c'était pour eux une occasion de réjouissances et de libations, sans compter que les gouverneurs ou les principaux habitants des îles françaises se faisaient un plaisir de leur servir de parrains et les comblaient de présents; mais à peine retournés chez eux, ils oubliaient toutes les instructions qu'ils avaient reçues. « La raison du peu de succès des missionnaires dans la conversion des Caraïbes, dit le P. Dutertre, est la fâcheuse impression que leur avait inspirée la vie des chrétiens, semée de cruautés et présentant des mœurs plus barbares que celles des insulaires. » Aujourd'hui les Caraïbes survivants sont catholiques, comme la plupart des noirs de la Dominique et leur chef a même placé bien en évidence dans son habitation, un portrait du Pape. Ce sont des prêtres français qui leur servent de pasteurs et il y avait à Salybia, principale agglomération du territoire, une petite église, renversée par un cyclone et que l'on est occupé à

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

7. J.-B. CORRIETTE, CHEF DU DISTRICT CARAÏBE.

reconstruire. A côté se trouve l'unique école de la région, fréquentée par de jeunes Caraïbes et de jeunes métis des deux sexes.

Les Caraïbes de la Dominique sont véritablement polyglottes; ils parlent avec les noirs le patois français, qui est le même dans cette île qu'à la Guadeloupe et à la Martinique; ils connaissent quelques mots d'anglais qu'ils utilisent dans leurs relations avec les fonctionnaires ou divers commerçants; enfin, entre eux, ils font encore usage d'un certain nombre de mots de la langue de leurs ancêtres, langue comprenant, ainsi que nous l'avons vu précédemment, deux idiomes, l'un parlé par les hommes, l'autre par les femmes.

Un de mes confrères, né et établi depuis longtemps à la Dominique, mais de famille française et ayant fait ses études médicales en France, le Dr Daniel Thally, a eu l'obligeance de me communiquer un vocabulaire caraïbe, recueilli par lui en 1916 et en 1918 près d'une vieille indigène nommée Rosalie, âgée de soixante-quinze à quatre-vingts ans, fille de Jean-Baptiste et de Marie-Louise. Ce vocabulaire étudié avec soin, à mon retour en France, avec la savante collaboration du Dr Rivet, nous a permis d'y relever des mots du vocabulaire caraïbe des Antilles, tel qu'il était au temps du

8. FEMME MÉTIS CARAÏBE-NOIRE.

Vocabulaire caraïbe recueilli à la Dominique,

MOTS FRANÇAIS	VOCABULAIRE DE LA DOMINIQUE	CARAÏBE DES ANTILLES D'APRÈS LE P. BRETON	GALIBI	ARAWAK
Soleil.	wayóu	huéyu	veïou	
Lune.	nounou	nonum	nouna, nouno	
Étoile.	youra			
Eau, rivière.	tûna	tône	touna	
Pluie.	hóuya	oya F		hóuya
Vent.	kabâli	calabâli		kabâli
Père.	noukousôuli	noucôuchili F		
Femme.	hinaïrôu	inharou F		hinarôu
Enfant.	birabôu	irâbeu F		
Caraïbe.	kaïfûna			
Nègre.	mikerou	méguerou F		
Chien.	aouli	auli		
Chat.	mésou	mechou	mecho	
Cochon.	bourouhó	boüirocou	bouirôucou	
Chèvre.	kabára *	cabrara		
Lapin?	maseráka	mâuchalaca		
Agouti.	picari	picouli		
Poule.	cayaiôu	cáyou F		
Pigeon ramier.	bakoukrâ	oüacoücoüa		
Lézard.	nourouma			
Id.	hinâwe			
Id. (diable).	mafuiyâ			
Tortue marine.	katarôu	catâllou	katarôu	
Serpent.	héwe	hêhue		
Crapaud.	à a	houâ		
Poisson.	ûtu	áoto	oto	
Requin.	waïbârâwâ			
Écrevisse.	isôurou			
Petit crabe des jardins.		itôurourou		
Crabe.	warûiba	oüaléiba F		
Id.	batchou			
Chou caraïbe.	kwai	oüâhen F		
Igname.	kaplâoû			
Patate douce.	mâmbi	mabi	mapi	
Banane.	barirou	balôulou		
Id.	bâkoûkoû		baccôucou	
Canot.	koûnoû	canâoa	canoa, canaoua	
Massue.	boutou	iboûtoulou	bôutou	
Sabre, épée.	soubârâ	echoubâry	soubara	
Danse.	binâba	abinacâni		
Mort.	ilabâli			
Il est mort.		hilâali F		
Bonjour.	mambuika	maboûica		
Tu es venu.			mabouï	
Allons-nous-en.	kaima waibouka			
Allons vite.		caimânco		
Allons.			kama	
J'ai froid.	ham héli			
Froid.		amoyénli		
Terme injurieux.	ûmânleïkôu			

F indique les mots appartenant au langage féminin, probablement d'origine arawak.
* de cabra, mot d'origine espagnole.

P. Breton[1], qui nous a laissé une grammaire et un dictionnaire de cette langue, datant de 1665 et de 1666, et, en outre, des mots arawaks et des mots galibis, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en jetant les yeux sur le tableau ci-joint.

Ce vocabulaire est intéressant à plusieurs points de vue. Tout d'abord il nous montre la réalité de l'existence d'une dualité de langage dans la population caraïbe des Antilles, dualité qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours; nous y trouvons, en effet, quelques mots du langage féminin d'origine arawak, le mot *hinarou* par exemple qui désigne la femme, de même que les mots *kabäli* qui signifie le vent et *houya* qui veut dire la pluie. A côté de ces termes d'origine arawak incontestable, il en existe un certain nombre, mentionnés dans le Dictionnaire du P. Breton, comme faisant partie du langage des femmes, et qui ont probablement aussi la même origine; tels sont les mots : *noukousouli* ou *noucouchili*, père; *birahou* ou *niraheu*, enfant; *mikerou* ou *meguerou*, nègre; *cayaiou* ou *cayou*, poule; *waraïba* ou *oüaléiba*[2], crabe; *kwai* ou *oüaheu*, chou caraïbe; *ilahäli* ou *hilääli*, mort.

Le vocabulaire actuel de la Dominique nous montre en outre que, dans le langage caraïbe des Antilles, existaient beaucoup de mots d'origine galibi; ainsi *wayöu*, soleil, se dit en galibi *veïou*; *nounou*, lune, se dit *nouna* ou *nouno*; *tüna* ou *touna* signifie eau dans les deux langues; *ütu*, poisson, se dit en galibi *oto*; *katarou* désigne la tortue marine dans l'une et l'autre langue; *bouroukó*, cochon, se dit *bouiróucou* en galibi; *mésou*, chat, se dit *mecho*; *bäkoükoü* ou *baccoucou* veut dire banane en caraïbe comme en galibi; *mämbi*, patate douce, se dit *mapi* en galibi; *boutou*, massue, et *soubara*, épée, se disent de la même manière dans les deux langues; *koïnoü*, canot, se dit en galibi *canoa* ou *canaoua*. Les liens de parenté entre les Galibis des Guyanes et les Caraïbes des Antilles sont donc évidents.

1. Breton (R.), *Dictionnaire caraïbe-français*, Auxerre, 1665, réimprimé par J. Platzmann, Leipzig, 1892. — *Dictionnaire français-caraïbe*, Auxerre, 1666, réimprimé par J. Platzmann, Leipzig, 1900.

2. Dans le langage caraïbe, on emploie fréquemment les unes pour les autres, les consonnes suivantes :

l et *r*
p, *c* et *g*
d et *f*
g et *s*

aussi certains auteurs ont-ils fait dériver *caraïbe* ou *caribe* de *galibi*, en passant par les termes de *caribo*, *calibo*, *galibo*.

10: Neveu-Lemaire ST13 Callinago

Que deviendront dans un avenir plus ou moins éloigné les quelques Caraïbes survivants de la Dominique? La race me semble appelée à disparaître prochainement, non pas par extinction, car il n'y a aucune raison pour que cette population prolifique, habitant dans le milieu même où elle a vécu pendant des siècles, s'éteigne un jour, mais par croisement avec la race noire, beaucoup plus nombreuse qu'elle et qui gagne constamment du terrain. Déjà aujourd'hui, sur les cinq cents individus qui peuplent le territoire caraïbe, il n'y en a plus qu'une centaine de race pure et bientôt, comme on l'a vu dans l'île de Saint-Vincent, on ne trouvera probablement que des métis ou Caraïbes noirs et les derniers représentants de cette race fière et indomptable, entreprenante et belliqueuse, vigoureuse bien qu'indolente, parfois cruelle, mais toujours hospitalière, auront disparu à jamais de la surface du globe.

M. NEVEU-LEMAIRE.